

Le beau titre de Biennale de Paris attirera, jusqu'au 21 octobre, au musée d'Art moderne, les personnes curieuses de ce dont il faut, nous dit-on, être curieux.

Le souci des visiteurs étonnés ne sera pas tant de critiquer les œuvres que de les situer quelque part. D'ailleurs, beaucoup d'exposants affirmant que leurs œuvres n'en sont pas ne verraient aucun inconvénient à n'être situés nulle part : pas plus dans une catégorie d'art que dans un moment d'une Histoire à laquelle ils sont apparemment indifférents. Nous sommes en pleine affirmation du rien, et cette affirmation est élevée au rang d'une esthétique, n'en déplaise à ceux qui s'en défendent.

Une anémie galopante

Nous avouons que des recherches plastiques qui feraient frémir nos lecteurs nous enchantent parfois, que des manières de peindre ou de sculpter à cent lieues des expressions traditionnelles nous rendent attentifs, par la simple constatation des qualités qu'elles révèlent, bien ou mal utilisées. Mais ici, nous sommes en pleine absence.

Une absence à laquelle nous nous attendions, d'ailleurs, car en quinze années nous avons vu la Biennale faiblir. Et rien ne peut ralentir une telle anémie, en l'état actuel des esprits confrontés par les snobismes, qu'un arrêt si étrange qu'il serait un miracle.

« Manifestation internationale des jeunes artistes » est la raison sociale de l'affaire. Six cents « moins de trente-cinq ans » ont manifesté (par organismes, galeries, Salons, influences interposés) l'intention de s'exposer ; 96 ont été invités : pas plus de Français que d'étrangers. Pour les détails de la sélection, la lecture des textes du catalogue est des plus instructives. Ces textes sont clairs, l'esprit de la présentation ne manque pas de logique, bref, tant qu'il ne s'agit que de parler, on parle bien.

« Nous avons besoin d'établir un moyen de communication en dehors des moyens traditionnels, mais comment ? » C'est à ce point d'interrogation que nous sommes conviés. Et malheur à qui ne remercie pas de l'invitation.

Les critiques professionnels contournent la difficulté en prenant des distances avec le public. Bien sûr, « pour le grand public, c'est une provocation », et le même critique d'ajouter : « Il est certain qu'on ne peut visiter la Biennale sans un esprit ouvert... » Ah ! ne risquons surtout pas l'erreur de nos confrères d'il y a cent ans, qui se trompèrent si gros-

Mais pour cela, ils récusent les lois plastiques venues du fond des âges, comme si leurs possibilités étaient épuisées pour l'artiste qui sait en disposer.

Jamais l'artiste n'avait tant parlé de communication avec les autres, et jamais il n'avait si peu communiqué. Jamais il n'avait tant parlé de se mettre au niveau de la rue, et jamais

La Biennale de Paris : s'ouvrir, mais à quoi ?

sièrement sur l'Impressionnisme ! Tournons plusieurs fois notre plume dans l'encrier avant d'en écrire.

Eh bien, il nous semble que, si ouvert soit-on, si craintif soit-on de ne pas applaudir au jeune esprit de provocation, il y a des moments où il faut être comme l'enfant du conte d'Andersen, qui ne craignait pas de dire que si on ne voyait pas l'habit neuf du grand duc, c'est parce que le grand duc n'avait pas d'habit neuf.

L'environnement est un mot à la mode ? Alors, on crée des « environnements ». C'est-à-dire que, dans telle salle, on empile quelques mètres cubes de paille ; dans telle autre, on donne à marcher sur du foin, sur du blé, de la terre ou du gravier. Au lendemain des vacances, sentir sous ses pieds autre chose que les bourgeoises moquettes des galeries provoque, certes, mais provoque quoi ? Le verbe est suffisant, sans complément, et l'artiste-provocateur est bien aise.

N'allez pourtant pas croire que ce jeune homme se moque de vous. Hélas ! il ne se moque même pas, il n'a pas de rire ou de sourire, il est triste comme un cimetière triste : une demoiselle a construit un cimetière complet, avec des tombes défoncées, sinistres et grises, des lambeaux de choses cadavériques, une statue de Lourdes salie, etc.

Le petit air de mort qui flotte en cette salle-ci, à cause du sujet qui tourne en dérision le sens du cimetière, est peut-être anodin, mais il flotte partout : pas toujours de mort du talent, mais presque toujours de mort de l'intelligence.

Que nos exposants se rassurent, nous ne voulons pas dire qu'ils sont sots ! Ils comprennent quelque chose, et ce quelque chose est, entre autres, la vanité d'un art qui ne servirait qu'à décorer, à apporter un petit confort aux maisons des hommes, à meubler les murs comme une tapisserie du siècle de Louis XIV en atténuait la froideur.

Vanité d'un art aussi qui n'exprimerait pas que des épées de Damoclès sont suspendues sur notre époque.

il ne s'était tant maintenu sur un piédestal, sous prétexte de coquille de silence. Il le reconnaît lui-même : « Nous ne faisons pas de l'art, nous cherchons à approfondir la connaissance de nous-même », dit l'un d'eux.

Bon, mais alors pourquoi nous déranger pour aller vous voir approfondir la connaissance de vous-même ? Lorsque les surréalistes, il y a cinquante ans, tentèrent d'approfondir la connaissance de leurs rêves, ils nous envoyèrent leurs tentatives en des œuvres qui étaient d'abord des textes poétiques. Leurs personnages lunaires étaient décrits d'une manière qui nous les faisait voir avec plus d'intensité que nous ne voyons vos personnages réels, évoluant entièrement nus à la demi-lumière de théâtrales bougies.

Notre imagination était mieux stimulée par l'abstraction typographique qu'elle ne l'est par la réalité de vos « actions », puisque c'est ainsi que vous appelez ces mises en acte de littérature.

La bonne action du silence

Puisque ces garçons et ces filles acceptent tout de même d'être rangés sous l'appellation d'artistes, on peut leur demander s'ils pensent donner un sens à une œuvre en refusant de donner un sens à la vie, comme les philosophes pseudo-libératrices dont ils se font les champions les y engagent.

Lorsque les surréalistes voulurent ailer jusqu'au bout de leurs théories, ils trouvèrent qu'il fallait descendre dans la rue afin d'y tirer des coups de revolver sur les passants. Heureusement, les surréalistes ne mirent pas toutes leurs idées en actes. Seul, Crevel retourna son arme contre lui.

Nous n'en demandons pas tant pour nos jeunes. Simplement — en nous excusant de n'avoir pas extrait quelques bons plasticiens de cet ensemble morose, — nous pensons que ce serait, pour beaucoup, une bonne « action » que le silence.

Pas le silence de l'abandon, de la cessation d'une créativité dont ils sont capables. Mais le silence qui se fait lorsque l'artiste va donner vraiment, aux pauvres hommes que nous sommes, l'étonnement du « premier moment devant les choses », comme disait Alain.

Ce qui est une manière de ne pas dire non à l'éternité.

Jean-Marie CREUZEAU